

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BOREL

Un grand cinéaste... Ray

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 141-144

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Ray

Satyajit Ray vient de mourir. Il avait 71 ans.

Le pays qui était le sien (le Bengale) a décrété une journée de deuil national et mis ses drapeaux en berne.

La presse internationale a transmis la nouvelle à grand renfort de titres dithyrambiques annonçant la perte du plus grand poète du 7^e art, d'un des plus purs génies du XX^e siècle ou encore du prophète de l'Inde moderne.



Adulé par les cinéphiles, Ray est malheureusement peu connu pour le reste. Peut-être **Pather Panchali** évoque-t-il quelques souvenirs, mais il est rare que l'on voie sur nos écrans des oeuvres de cet auteur pourtant prolifique. Il a en effet signé une trentaine de films. Heureux hasard, la télévision suisse romande avait programmé quelques jours avant sa mort un film de Satyajit Ray. Certains ont ainsi eu la chance de voir cette oeuvre. J'étais parmi ceux-là, et souhaite me servir de l'occasion pour faire un modeste et bref hommage à ce créateur qui soutient allègrement la comparaison avec des Fellini, des Kurosawa ou autres Bergman.

Ray est un homme orchestre: il écrit, il compose la musique, il dirige ses acteurs, tient à l'occasion la caméra. Si Rabindranath Tagore a été son maître et ami, si la matière de ses films est habituellement puisée dans la geste de son pays, il a une profonde connaissance d'autres cultures. **Ganashatru**, par exemple (le film dont je vais dire quelque chose), s'inspire par exemple d'un texte de Henrik Ibsen. Le Bengali Ray est un citoyen du monde. Son coin de terre est le lieu qu'il connaît assez bien pour pouvoir lui conférer un rôle universel.

Ganashatru a été réalisé en 1989, après six ans de silence imposé par l'état de santé de l'auteur.

L'histoire est simple : un médecin découvre dans l'eau bénite du temple qui assure la prospérité de la ville des bacilles dangereuses. La propagation des maladies infectieuses est une chose assurée. Une grave épidémie menace toute la population. Le médecin le dit tout haut, et on ne veut pas le croire. Le docteur **Gupta** est déclaré « ennemi du peuple » (sous-titre de l'oeuvre). Il se bat dès lors contre la bêtise d'une tradition qui refuse d'ouvrir les yeux sur la réalité. Mais la Politique, la Finance et le Temple se liguent contre lui. Il est prêt à abandonner la lutte quand il trouve des appuis autour de lui. Et le film peut ainsi se terminer sur un sourire tout rayonnant d'espoir.

Cela pourrait être mièvre et bêtement sentimental ; mais ce sont d'autres adjectifs qui viennent à l'esprit : émouvant, réconfortant, beau ; bref convaincant. Le film raconte une histoire simple, soutenue par une intense émotion qui s'impose petit à petit au travers d'images d'une sobriété, mais aussi d'une densité exemplaires.

Je vous invite à m'accompagner dans la maison de verre d'Ashoke Gupta où la transparence est telle que le geste ou le regard n'ont pas besoin de mots pour être compris. Le langage des mains, souvent en inserts, est par exemple admirable. Les personnages qui aiment et sont aimés se comprennent sans avoir besoin de parler. « Je vais vous aider », dit-il à son propriétaire qui a de la peine à lui signifier que l'on souhaite son départ, « vous voulez me dire que je dois quitter le quartier ».

Une phrase qui est dite avec tristesse sans doute, mais sans acrimonie. Car la confiance va de pair avec l'humanité profonde de Gupta. Même quand il dit : « J'ai perdu », quand il croira tous et tout contre lui, quand les graffitis sur les murs de sa maison dénoncent l'« ennemi du peuple », quand on jette des pierres contre ses façades, le docteur constate : « le monde entier s'écroule autour de moi », « ils ne veulent pas comprendre », « ce que je veux, c'est informer les gens et les laisser décider ensuite ». Tout respire chez lui l'honnêteté et la générosité.

Tendre la joue, c'est s'exposer à recevoir des coups. Et il en reçoit. Mais dans la conviction de Ray, une telle attitude ne peut à long terme qu'avoir raison du mensonge voué tout naturellement à l'autodestruction. Malgré la véritable cabale dont son propre frère est l'instigateur, Gupta - ou plutôt son optimisme et sa confiance - trouvera des alliés, parce qu'il est resté fidèle à sa

conviction. « Me sauver ? Et tous mes malades ? » dit-il au moment où il apprend que l'on a résilié son contrat à l'hôpital. Car être fidèle à soi-même, c'est entrer dans l'univers.

Le Dr Gupta ne va pas au temple. Non qu'il refuse la religion ; « je suis hindou à cent pour cent », et il n'y a aucune raison de mettre en doute cette affirmation. (D'ailleurs il s'habille de façon traditionnelle tandis que ses ennemis s'habillent à l'occidentale.) Mais le temple est l'ancre des brigands qui choisissent le profit contre la santé du peuple. Un couple d'images, par deux fois répétées, est très révélateur : on voit une coupole qui se détache sur un ciel pur, tandis que l'intérieur du temple est une véritable foire d'empoigne. La question n'est pour le reste pas de faire une profession de foi, ni à une religion ni à la science. Il y a des faits contre lesquels il faut réagir puisqu'on le peut : des gens meurent à cause d'une religiosité exacerbée par un machiavélisme d'origine mercantile, voilà le problème. Gupta dès lors ne peut que conclure : « Je ne me tairai pas facilement ».

Dans une enveloppe réaliste, Ray offre à ses spectateurs la double image d'un monde cohérent et celle d'un monde chaotique. Le dernier est mensonger, car il est momentané. Le premier est vrai, comme l'attestent les symboles nombreux qui lient ce qui est ponctuel à l'absolu.

Tout se passe ou prou dans des lieux fermés *, et ces espaces sont extraordinairement ouverts. Seule la compromission et le mensonge s'en bannissent car ils ne s'y retrouvent pas : en transposition symbolique, on boit le thé dans la maison du docteur ou on le refuse, il y a, grâce au symbole vivant, adéquation au monde. L'habillement simple et bien tiré, l'assurance avec laquelle le Docteur Gupta se rend, à petits pas précis, à la conférence qu'il a organisée et où il veut dire la vérité est le garant de son succès final.

Il est vrai que nous sommes à Chandipur..., une ville imaginaire que les protagonistes ont préférée à Calcutta... Mais Ashoke Gupta est originaire de Chandipur... Quelle est la part de l'utopie ?

Je ne sais pas s'il y a une réponse. L'eau que réclame le maire de la ville en lieu et place du thé rituel est précisément l'objet du litige qui oppose les deux frères.

Quoi qu'il en soit, il faut que Chandipur existe.

* Faire de la nécessité une loi. Les médecins de Ray ne l'avaient autorisé à tourner qu'à la condition expresse qu'il ne le ferait qu'en intérieur ; le créateur a su profiter de cette contingence.

C'est un spectacle à la Béjart que nous propose Satyajit Ray ; un spectacle « cosmique » dans lequel le monde se trouve une raison d'être. « Mon travail est ici », commente le docteur à la fin du film. Les couleurs sont harmonieuses ; la mise en scène a, au-delà de la construction maîtrisée, le naturel d'un poème de Verlaine ainsi que le jeu des plans et des perspectives d'un Vermeer.

Puis-je entrer ? demande le propriétaire de l'appartement où vit Gupta.
Je vous en prie, répond le médecin.

Entrons aussi.

Et crions, comme à la fin du film :

Vive Ashoke Gupta.

J'ajouterai : merci, Satyajit Ray.

Charles Borel

Filmo-biographie (sélection)

2 mai 1921	Naissance à Calcutta.
1952-59	Trilogie d'Apu: <i>Pather Panchali</i> <i>Aparajito</i> <i>Apur Sansar</i>
1958	<i>Le Salon de musique</i>
1964	<i>Charulata</i>
1967	<i>Chiriyakhana</i>
1973	<i>Tonnerres lointains</i>
1975	<i>L'Intermédiaire</i>
1977	<i>Joueurs d'échecs</i>
1989	<i>Ganashatru</i> (<i>L'ennemi du peuple</i>)
1990	<i>Shaka Proshaka</i> (<i>Les Branches de l'Arbre</i>)
1991	<i>Agantuk</i> (<i>L'Invité</i>)
1992	Oscar d'honneur pour l'ensemble de son oeuvre
23 avril 1992	Mort à Calcutta